

La loi de la gravité

Auteur, metteur en scène, traducteur et intervenant « en dépendance » dans un centre de réadaptation de Montréal, Olivier Sylvestre est un touche-à-tout qui aborde des thématiques diverses dans ses pièces, mais toujours avec cette capacité de toucher l'humain. Avec La loi de la gravité, il parle d'adolescence, de différence et de la définition parfois étroite de la masculinité, de l'impression de se sentir parfois pris dans notre réalité et de notre besoin furieux d'en sortir pour être soi.

Résumé de la pièce

Dans un style direct où chaque réplique est un coup porté pour mieux se défendre, La Loi de la gravité met en scène Dom et Fred, 14 ans, fille masculine et garçon féminin, qui trouvent en l'autre un refuge contre le monde où la norme tue. De l'autre côté du pont, La Ville devient le lieu où on peut être tout ce qu'on veut.

Se profile ici la quête d'un genre à soi, unique, qu'on doit imaginer pour mieux vivre. Donner accès à l'infini des possibilités, ouvrir l'imaginaire, sonder l'intime et trouver qui on est : c'est l'aventure à laquelle on désire vous convier.

Présentation de la pièce par Olivier Sylvestre

« Y'a six mois, quand on a commencé à discuter avec Jonathan et Éric de la re-publication de ma pièce, dont la première version date quand même de 2014, qui a été produite et jouée en France, en Allemagne et en anglais à Montréal – mais pas encore dans sa langue originale au Québec – je me suis posé la question suivante : est-ce que ma pièce est passée date? Je veux dire, est-ce qu'en cinq ans, on n'est pas rendus plus loin sur la question queer, dans le discours sur l'expression des genres? Après tout, on en a tellement parlé! J'y ai réfléchi, j'en ai parlé autour de moi, j'en ai parlé avec des ados, pour m'apercevoir que non, je ne le pense pas.

C'est encore utile, je pense, de promouvoir des modèles différents. C'est encore utile, je pense, de raconter le parcours de personnages dont on a tu l'existence et dont on a minorisé l'importance dans 99% des histoires qu'on m'a présentées depuis que je suis tout petit. Depuis ce moment, ce premier moment-là où j'ai senti ça dans ma vie : je devais avoir quatre, cinq ans, le moment où mon père – c'était peut-être ma mère, au fait – nous a appelés, mon frère, mes cousins et moi, qu'il – ou elle – nous a dit « les gars, venez manger! » pis que j'ai senti confusément, mais assez clairement, que j'étais vraiment pas sûr si ce mot-là s'appliquait à moi. Le mot « gars ». Pas tant parce que je sentais que j'étais une fille, non, plutôt parce que je me sentais à l'étroit là-dedans, dans ce mot-là, dans tout ce qu'il exigeait, dans sa définition si stricte et si précise. J'étais si irrémédiablement incompetent à être un gars. Pis c'était vrai, pis ce l'est encore aujourd'hui, regardez autour de vous, dans la pub, dans les médias, sur facebook, dans vos familles, ce mot-là est encore bien souvent étroit, exclusif, réservé à un type physique, à un type d'attitude, à une façon de tenir son corps, une façon de rire, de respirer, de se tenir sur sa hanche, à une façon de s'habiller, de se présenter à l'école, dans la rue, dans le monde. C'est encore trop étroit, trop souvent, et trop dangereux à transgresser. Beaucoup en payent le prix, de leur chair même, et même ici à Montréal.

Pis je pense que c'est pour ça que le récit de Dom et de Fred est encore important. Il l'est encore, pour le petit gars que j'ai été, qui était si terrorisé à l'idée de pas fitter dans cette si mince embrasure de la masculinité, ce petit gars-là à qui je voudrais tant dire aujourd'hui : « C'est correct, Olivier, t'as le droit d'être comme t'es, c'est pas mal, tu vaux pas moins pour autant, peu importe ce qu'ils disent, ces « gars-là », pis un jour, tu vas trouver des

gens qui penseront ça aussi pis ensemble, vous serez plus tout seuls, ensemble vous tomberez pas en bas du pont, parce que vous serez plus forts qu'eux. Et c'est à ce moment-là que vous aurez vaincu les tyrans de la cour d'école, tous les Jimmy de ce monde qui vous claquent dans' face la porte de ce club sélect de la masculinité, tous ceux-là qui sillonnent parfois nos rues pour « casser de la tapette » pis tous ceux pour qui même apporter son sac réutilisable à l'épicerie, c'est « tellement gai ».

Et c'est là que la réponse à ma question est devenue si évidente : c'est lorsqu'il ne restera plus un seul de ces gars-là en ce monde, quand le club de la masculinité aura ouvert ses portes à tous les petits gars comme celui que j'ai été, que ma pièce aura perdu sa pertinence.

En attendant, que tous les Dom et tous les Fred continuent encore longtemps de respirer et leur prouvent, par leur courage, qu'ils avaient raison de continuer à se battre, qu'ils avaient raison de rester de ce côté-ci de la rampe de sécurité, en haut du pont, de ne jamais au grand jamais se jeter, parce qu'ils valent de l'or. »

Extrait de La loi de la gravité

Personnages :

DOM : désigné « fille » à la naissance; casquette et cheveux rasés, salopette et coton ouaté, le visage dur de celui qui en a déjà bavé pas mal; les pronoms le dégoûtent, mais tant qu'à y être obligé, il adopte le IL.

FRED : désigné « garçon » à la naissance; cheveux longs et vêtements noirs, regard sombre, on dirait qu'il voudrait s'effacer; les pronoms l'angoissent et quant au sien, il ne veut même pas y penser.

1. Le mauvais côté

DOM. Fait que
Ça commence comme ça

FRED. Cette histoire-là

DOM. Le 3 septembre

FRED. Secondaire 3, quatorze, pas encore quinze ans.

DOM. Je suis là
En haut de la falaise.
La falaise avec les grandes Lettres blanches, qu'on voit de loin, comme des dents, qui annoncent ce qu'y a de ce côté-ci, c'est écrit : « PRESQUE-LA-VILLE. »

FRED. Je viens d'arriver ici. Un champ de pelouses-piscines-maisons-en-rangée-labradors-blonds-chars-modifiés. À perte de vue. Y a même une fausse fusée qui décollera jamais entre deux autoroutes. Au. Secours.

DOM. Y a des oiseaux qui me tournent autour. Heille, vous-autres, je suis pas une frite, ok.
Je regarde ce qu'y a, là-bas, de l'autre côté de la rivière : les usines, les promesses.
C'est – La Ville.

Être comme vous, je traverserais.
Désespoir.

FRED. Après le déménagement, j'ouvre mon ordi pis je me cherche un ami.

DOM. L'école s'appelle Les Versants du Bonheur.
Endurer ça, du lundi au vendredi : vomi.
Pis juste comme je suis en train de me dire ça :

FRED. Salut, ça va?

(Un instant.)

DOM. T'es qui, tu veux quoi, je te connais pas.

FRED. On est arrivés tantôt.
Moi, mon père pis mon frère Bruno.
T'es dans la 4-E?

DOM. Misère. Toi aussi?

FRED. T'es le premier à qui je parle, je connais rien ici.

(Un instant.)

DOM. Vraiment?

FRED. Veux-tu être mon ami?

DOM. Je t'avertis : je ris jamais, je me tiens avec personne pis j'aime rien de ce que tout le monde aime. Des questions?

FRED. Plusieurs.
La première : où est-ce qu'on peut acheter, par ici, des souliers qui ont de l'allure, mettons?

DOM. Dis-moi pas que quelqu'un qui a du goût vient d'arriver à Presque-La-Ville?

FRED. La deuxième : il est où, le spot le plus haut pour observer les étoiles?

DOM. En as-tu une troisième?

FRED. Pas encore. Mais ça va venir.

DOM. Je connais un endroit, que je lui écris : les grandes lettres. En haut de la falaise, pas loin du pont, qui annoncent notre presque ville de calamité. Mais je t'avertis, le chemin pour te rendre est sale pis désespéré, en zigzag, en pente, tout en bouette. Tu cries, tu sacres, tu maudis la Terre entière.

FRED. Ça a l'air vraiment super!

DOM. Pour ça...

(Un instant.)

Ok. Je t'envoie la localisation.

FRED. Dom et Fred sont désormais ami(e)s.

Note : la version complète de la Loi de la gravité est disponible aux éditions Hamac.

